

Sœur Marie de l'Annonciation, o.c.d.

SŒUR MARIE DU SAINT-ESPRIT



Je dis « oui » à l'Amour

Témoin de Vie

Sœur Marie de l'Annonciation, o.c.d.

SŒUR MARIE DU SAINT-ESPRIT

Je dis « oui » à l'Amour

Simone Piguet (1922-1967) grandit dans une famille aisée et nombreuse de Bourgogne. Elle se passionne pour le théâtre mais, au terme d'un poignant combat intérieur, entre au carmel de Nogent-sur-Marne en 1948. Elle y devient sœur Marie du Saint-Esprit. Pour dire « Oui » à l'Amour...

Ce « Oui » qu'elle donne à la flamme de l'Esprit qui brûle en elle va la consumer, dans la ténèbre d'une foi de plus en plus obscure, jusqu'à son dernier souffle, le 12 octobre 1967.

Tous ceux qui l'ont connue ou approchée par ses écrits nous disent garder d'elle comme une blessure, signe du passage d'une flamme qui n'est pas de ce monde.

Les témoignages de ceux qui l'ont côtoyée comme ses propres écrits (correspondance, carnets intimes, poèmes) rassemblés dans ce recueil nous invitent à une véritable aventure intérieure. On ne sort pas indemne de la lecture de sœur Marie du Saint-Esprit...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dualité qu'il allait falloir résoudre.

N'importe, rêve et réalité, délices et tortures, telle quelle, avec ses outrances, ses contraintes, ses ivresses et ses tourments, ce fut une belle enfance, riche, haute en couleurs, débordante de sève.

Bien qu'on ne nous le dise guère, nous nous savions aimés. C'était l'essentiel.

Sévèrement choyée et fortement structurée, cette première éducation nous a permis, je crois, de faire face à la vie, de nous confronter à ses obstacles, à ses épreuves, et de passer le cap d'une époque à l'autre, à travers les changements radicaux qui allaient bouleverser le monde.

ADOLESCENCE (1935-1945)

Si, dans une destinée, les premières années de la vie sont déterminantes, je crois qu'à la charnière de l'enfance et de l'adolescence, il faut citer un des poèmes de Simone, écrit au Carmel.

La petite fille (Retour à l'unité)

*La petite fille écrasée
qui pleure en moi presque depuis que je suis née
l'entends-tu chercher son âme, l'entends-tu ?
Elle était douce et sage
et regardait passer le monde comme un nuage
pourquoi donc un jour a-t-on marché dessus ?
Pendant qu'elle mourait
pleure, pleure, douce qu'on tue
moi je suis devenue*

grande dure et brillante

ô fière chasseresse

ô Diane combattante

tuant dès ma jeunesse

tout ce qui me gênait.

Mon cœur était si tendre

il avait peur d'entendre

la petite fille écrasée

qui pleure en moi presque depuis que je suis née.

Un soir en me penchant j'ai reconnu

dans la petite mourante et sage

mon vrai visage.

Ne pleure plus

oh ma petite on goûtera bientôt nous deux

un grand bonheur tout près des cieux.

Comme tout poème, celui-ci garde son mystère, même si l'enfant qui pleure au fond de chacun de nous peut s'y reconnaître. La seule chose que je puisse en dire, c'est que cette « petite fille écrasée », personne ne pouvait l'entendre. La famille nombreuse, si forte et cohérente en cas d'attaque extérieure, n'est pas tendre en son propre sein.

Dans cet univers clos, chacun défend ses positions : les parents surchargés, leur autorité ; les aînés mis au pas, leur individualité ; les plus jeunes noyés dans la masse, la part d'attention que ne leur donnent pas « les grands ».

De plus, chez nous, on n'était guère expansif : se plaindre était une faiblesse, « faire du sentiment » une inconvenance, discuter une impossibilité. D'avance, nous en étions empêchés par les diktats paternels, que nous prenions à la lettre sans faire la part

des outrances verbales et des emportements de la joute oratoire : face à un adversaire qualifié, mon père pouvait soutenir tout et son contraire, avec la même verve et la même intransigeance... Rabroués par principe, nous avons pris l'habitude de nous taire, d'éviter les débats, fussent-ils anodins, et à force d'être « contrés », de ne plus jamais donner notre avis sur rien ; les démonstrations de tendresse étaient exclues, chacun vivait sous le regard des autres, et pour pleurer tranquille, il fallait se réfugier aux cabinets.

La « douce qu'on tue » n'avait pas le choix : elle se devait de devenir grande (elle qui l'était de taille, plus que nous tous, depuis sa pleurésie), « grande, dure et brillante » pour conquérir sa place... elle voulait la première.

Si l'on en croit la conclusion de son article de *Cadences*, déjà cité, c'est le scoutisme qui lui a permis de faire le lien entre la vie réelle et cette vie imaginaire de vacances enfantines. Elle écrit :

« Les enfants dont je parle avaient un jour rencontré avec enthousiasme le scoutisme, ce monde où l'imagination a cours légal, ou droit de cité. Et c'était pour eux une bonne chose : cette rencontre allait les aider à résoudre la dualité dont ils souffraient dans la mesure où il est un monde sérieux, un monde où on utilise l'imagination au lieu de se livrer à elle, un monde où toutes les valeurs sont cultivées en fonction de la nécessité du service, dans un but de plus grande efficacité et non par jeu, par plaisir, pour s'évader. »

En ce sens, c'est vrai, le guidisme, ses amitiés, son ambiance, l'attention que nous portaient la cheftaine, l'aumônier, les chefs d'équipe, a été un facteur d'équilibre et d'épanouissement pour ce « retour à l'unité » souhaité : cela constituait une suite à notre enfance, en même temps qu'un moyen d'en sortir, une sorte de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'irrésistible et sa révélation sans contestation possible, pour qu'elle renonce d'un coup à ce qui était sa vie et ses raisons de vivre, à ses ambitions, à ses projets, à ses rêves, à tous les potentiels et les à-venir qu'elle portait en elle.



Mai 1925 : portrait de famille
Geneviève, l'aînée, est à droite et Simone en haut



Simone interprétant le rôle de l'Ange dans le *Miracle du pain doré*
mis en scène par Jacques Copeau, à l'occasion du 500^e
anniversaire
de l'Hôtel-Dieu de Beaune (21 juillet 1943)

ART DRAMATIQUE ET EXPRESSION 1941- 1947

La première image que je garde de Simone est celle d'une superbe fille de vingt ans, très grande, au sourire rayonnant, qui m'a évoqué aussitôt le fameux ange de Reims auquel beaucoup l'ont comparée. Elle poussait une bicyclette dans la rude montée menant à notre propriété de vignes en Bourgogne. Rouge de trente kilomètres de pédalage, seul moyen de locomotion par ces temps de guerre.

Cette rencontre fut un éblouissement, et le prélude d'une amitié exigeante et fraternelle qui s'intensifia au cours du travail commun dans lequel se jetèrent les enthousiasmes de notre jeunesse.

Ce travail se fit dans le cadre des guides de France et débuta par un premier camp d'« art dramatique » en 1941 à Pompignan. À la fin de ce camp, certaines entrèrent dans l'équipe de maîtrise pour œuvrer, chacune dans sa spécialité : Art dramatique (qui devint Expression par la suite), Chant et Musique, Danse, Arts plastiques. Ce travail continua dans nos compagnies respectives et dans tous les camps nationaux qui se succédèrent jusqu'en 1947 et où se formaient de nouvelles instructrices.

Au fil des ans, se forma peu à peu une méthode de travail commune qui liait toutes nos spécialités. Pas à pas, nous avons expérimenté et gradué toute une série de recherches et d'exercices dont le point de départ se basait sur la relaxation profonde et systématique, puis la concentration intense, états qui selon nous (et cela n'allait pas sans problème) devaient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

savais combien je suis indigne) mais parce qu'il n'y a que lui capable de me détourner de moi, que lui capable d'anéantir un égoïsme aussi total. Un égoïsme de cette envergure, en vérité, cela ne se corrige pas, cela ne peut que s'anéantir. Mais quel enfer en attendant. Et si jamais je n'arrive pas à le [Dieu] laisser l'anéantir ? (...) Ce numéro de Cadences m'aura obligée à rassembler moi-même les arguments dont Dieu se sert pour essayer de faire croire aux gens qu'ils doivent dire oui. »

8 juin 1946. « D'avoir tant pesé, pensé, écrit, lu et relu ces temps-ci les divines injonctions d'amour [pour le numéro de Cadences], peut-être cela a-t-il un tout petit peu attendri mon âme, mais pas attendri : fortifié, éclairé, sanctifié. »

6 juillet 1946. « Je me suis construite en vacances et à temps perdu, mais pas en classe surtout, ni au catéchisme, ni dans les conférences, ni dans aucun cours, aucun stage, aucune session. Tout cela, je l'ai oublié, je le regrette. Mais les vacances, mais les routes, mais l'anarchie, le temps perdu, le jeu, les folies, tout cela c'est bon et je le conserve et j'y puise toujours. On ne sait rien tant qu'on ne l'a appris que dans les livres. On ne sait que ce que l'on a découvert, vécu, créé. »

L'ANNÉE 1946-1947 : L'EFFERVESCENCE D'UNE « VIE TRÉPIDANTE » ET LE BESOIN D'UN ABSOLU

Été 1946 : Simone a fait plusieurs camps ; elle en a été très heureuse et satisfaite... d'elle-même. Elle raconte ses succès personnels et conclut avec ironie : « il faut que j'entre au couvent si je ne veux pas devenir ignoble. »

30 septembre 1946. « Il m'a suffi d'arriver à Beaune pour retrouver la plus ignoble partie de moi-même, celle qui s'aime tellement et qui est le comble du dilettantisme, de l'égoïsme,

de l'embourgeoisement. [Son père spirituel lui a dit de centrer sa vie par l'amour des autres et dans cet amour. Simone fait le projet de passer une année à Beaune, pour écrire, composer, réfléchir ; elle en parle aux guides de son Feu.] Elles ont tout de suite pensé que cela me conduirait droit au couvent, ce qui d'ailleurs n'est pas fait pour les étonner, disent-elles. De parler ainsi avec elles, de les retrouver toutes si unies autour de notre ancienne vie commune et si aspirantes à un renouveau, m'a fait mesurer ce qu'il me faudra de consécration nouvelle pour accepter de revenir à Beaune. Depuis deux ans j'avais tout fait pour échapper à cette consécration et j'y étais arrivée. Et je comprends tout d'un coup que c'est en elle que j'étais parvenue à cette volonté de perfection qui me fait défaut maintenant. Les autres. Les autres, voilà ce qui me sauvera. »

10 octobre 1946. « *Est-ce ma faute si j'ai le travers d'envisager tous les problèmes par leur biais le plus tragique et de ne me satisfaire que d'une solution totale, définitive ? (...) Je sais maintenant les disciplines de pensée et de travail que je dois m'imposer si je veux progresser. Je manque tellement de lucidité, d'ordre, de régularité, de volonté. Je dois pour commencer m'habituer au travail volontaire, commandé. »*

Contrairement à son projet de rester un an à Beaune, Simone accepte la proposition des guides de France de travailler à Paris. Ses lettres décrivent une vie très active, des rencontres, des sorties, du théâtre...

23 novembre 1946. « *Il faut maintenant que je me trouve un confesseur et que je me mette à calmer toute cette effervescence. Je vais déjà à la messe presque tous les matins (...) Ensuite il faudra que je renonce petit à petit à la vie*

mondaine que je mène actuellement de front avec la vie de travail. La première me détourne trop de la seconde. Mais ce ne sera pas facile. Je suis entrée dans la vie avec un amour des choses de ce monde dont je me croyais pourtant incapable. »

25 novembre 1946. « [Simone voit “le danger de sa vie trépidante ”.] Je vais surtout chercher à le compenser en augmentant ma vigueur spirituelle, par la prière, la communion, la lecture et la pratique de la charité (...) Je prends courage en pensant qu’après tout je n’ai fait qu’obéir en venant à Paris cet hiver puisque j’étais parfaitement disposée à rester à Beaune dans la solitude et le calme. Alors Dieu ne peut pas ne pas m’aider puisque je fais sa volonté. D’ailleurs il m’aide beaucoup actuellement : je suis bien. »

4 mars 1947. « Je me demande parfois, quand j’ai le temps, comment je fais pour vivre dans une telle absence de Dieu. »

22 mars 1947. « J’ai vu il y a 3 jours l’abbé R. (...) Il m’a redit avec une insistance qui n’a pas eu de mal à me bouleverser qu’il me fallait au plus vite changer de vie. »

22 avril 1947. « J’ai fait tant de choses graves depuis 8 jours qu’il faudrait toute une journée pour t’en écrire (...) J’ai accompagné T. à la Trappe. Avant de quitter Igny, je l’ai revue derrière la clôture et nous avons parlé pendant un quart d’heure (...) Tout cela est bien éprouvant pour la sensibilité. Je retenais avec peine mes larmes pendant notre entretien et j’étais heureuse qu’il finisse pour pouvoir pleurer à mon aise. Je suis donc revenue d’Igny avec la conviction (peut-être sera-t-elle momentanée ?) que là n’est pas ma vie. Cet emprisonnement définitif fait hurler toutes les fibres de mon être. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

remettre à la volonté et au plaisir des autres, de papa en l'occurrence. [12 janvier.] Finalement, le 2 février, ce sera une entrée massive, je serai escortée de toute ma famille et peut-être des amis. [19 janvier.] Je crois que le système d'entrée massive et pompeuse, adopté finalement bien en dehors de ma volonté, va être un très bon système. Cela me paraît maintenant tout simple, cette entrée. Jusque-là, le 2 février vers 11 heures 1/2, je ne quitte rien ni personne. C'est bien agréable. La Purification est une très grande fête et Dieu est trop bon pour moi. »

6-20 janvier 1948. Simone passe quelques jours à Paris, avec ses parents, dans un très grand hôtel dont le luxe la ravit ; dans une vie « débordante », elle réussit à voir tous ceux qu'elle désirait voir, ou presque, et travaille à régler la succession des affaires de l'art dramatique ; elle fera ensuite quelques voyages d'adieux et rentrera à Beaune d'où elle partira pour Paris le 1^{er} février, veille de son entrée au Carmel.

Quête I

Ils étaient deux qui se cherchaient d'amour
la nuit le jour,

Lui le tout grand le Trois,
moi le pauvre le tout petit l'étroit.

Et moi jamais je ne L'aurais cherché si Lui
d'avance Il ne m'avait trouvé,
si Lui ne m'avait fait sentir ici
dedans que moi je suis aimé.

Celui dont je sais bien dedans qu'Il m'aime,
voilà Celui que je cherche d'amour
la nuit le jour.

Mais si moi le pauvre je suis aimé,
c'est qu'il y a Quelqu'un qui aime même
ce qui n'a rien de soi pour être aimé,
Quelqu'un qui aime pour aimer tout simplement.
Ce Quelqu'un-là, Il est l'amour assurément.

C'est l'Amour qui me cherche d'amour.
C'est l'Amour qui me trouve et retrouve toujours.
Oh oui l'Amour me fait comme Lui-même,
aimant de sang versé tout ce qu'Il aime.



27 octobre 1952, jour de la prise de voile

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Passer d'un univers sans frontière à l'univers clos d'un monastère régi par un ensemble d'usages immuables, ne pouvait représenter pour la nouvelle venue que source de difficultés et de tension. Son entourage eut l'occasion d'en enregistrer les hausses et les baisses. Mais qui la condamnera ? « Elle avait une nature très riche, très douée au plan intellectuel. Elle avait l'art de manier les mots, sa vive sensibilité les faisait jouer comme les cordes d'une harpe. Mais cette sensibilité à fleur de peau, source de joies, l'était aussi de souffrances... et parfois de difficultés dans les rapports mutuels. Lorsqu'elle en avait conscience, elle savait reconnaître ses torts¹⁴. » Mère Marie du Sauveur, sa prieure, pourra dire : « Elle savait ses limites et ses défauts. Elle a vécu au Carmel dans le désir constant d'être vraie¹⁵. »

Peu après son entrée, notre novice s'était vue attribuer, en sous-sol, une pièce dont la fenêtre donnait sur le jardin. C'est dans ce « creux de la pierre » qu'elle passait une grande partie de ses journées de travail. Elle écrit à sa mère :

« Je sais que tu aimes connaître les petits événements de ma vie... je suis en train de broder une nappe ! oui, oui, une nappe – et de 8 couverts encore – aux jours Venise. Je n'ai pas encore déplié la nappe parce que j'ai peur de succomber à l'émotion en voyant le nombre de kms de jours que cela représente... Je travaille dans un tout petit coin pas impressionnant du tout. Et je compte aller de petit coin en petit coin, au fil de mon jour, sans déplier la nappe. Et puis, un jour sans doute, de coin en coin, je trouverai le bout de la nappe. Et comme je ne m'y attendrai pas du tout, je serai incroyablement heureuse. Cette nappe, au fond, c'est tout à fait l'image de la vie avec le Bon Dieu... Tout de même, quand je pense que, l'année dernière, j'étais tout juste capable d'arracher les bordures de persil, je me dis qu'il ne

faut vraiment désespérer de rien ni de personne. La grâce fait des merveilles – et celles qui sont invisibles sont encore plus belles que les autres ! »

1949 : PROFESSION TEMPORAIRE

Le 14 août 1949, vigile de l'Assomption, sœur Marie du Saint-Esprit, encore sous l'excès de sa joie, adresse à ses parents des lignes qui sonnent comme une envolée de cloches :

« Papa, maman, je suis reçue à la profession. c'est hier que ça s'est passé et, hier, c'était l'anniversaire de la mort de la Sainte Vierge, sa mort d'amour¹⁶. Notre Mère n'a pas choisi ce jour pour me recevoir. C'est Lui qui s'est choisi providentiellement... La Sainte Vierge ne veut pas laisser passer une occasion de dire aux autres et à moi-même que je suis sa chose. La date de ma profession est fixée au 11 octobre, fête de la Maternité de Marie. Si vous saviez comme je suis heureuse. Oui je n'ai vraiment rien à dire d'autre, je suis heureuse. »

Joie qui monte des profondeurs de l'être et de la grâce. Une grâce mariale imprévisible, féconde, qui viendra de nouveau la combler secrètement quatorze ans plus tard, à l'hôpital de Créteil :

« Elle (Marie) a tant fait, vous savez, tant fait, mais ça comment le dire. Moi-même qui sais d'où je viens et un peu ce que je suis, moi-même je ne le sais pas. Et elle veut faire plus encore. J'ai l'impression que tout va seulement commencer, ma vie d'Amour et ma vie d'épouse, lui donnant chaque jour, à chaque instant, ma pauvreté, ma petitesse, ma misère et que je porte en Lui des fruits de rédemption. »

Le 11 octobre 1949, fête de la Maternité de Marie, la novice

prononce ses vœux simples au chapitre. La Mère prieure s'adresse à sœur Marie du Saint-Esprit agenouillée devant elle, sur le thème du Cantique des Cantiques, parole prophétique qui n'a cessé de lui parler au cœur : « Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à Lui. »

Les deux années qui suivent sa profession, sœur Marie du Saint-Esprit partage la vie du noviciat avec sœur Élisabeth de Jésus (Élisabeth de Miribel). Elles collaborent joyeusement à la réussite de la Sainte-Marthe : « Réunissant nos incapacités, qui ne sont pas petites, nous sommes arrivées, avec le minimum de casse et de déboires, à des résultats dont nous fûmes surprises plus encore que la communauté. » Suit la retraite prêchée par Monseigneur Journet, très apprécié¹⁷. Une page va se tourner... quittant le noviciat et non encore intégrée au chapitre de la communauté, sœur Marie du Saint-Esprit connaîtra plus de solitude. Malgré les graves difficultés communautaires que traversait alors le carmel de Nogent, elle vivra en paix cette année de probation. Sa force sera dans le silence avec Marie.

Au Carmel, le travail a toujours représenté une part importante de la vie quotidienne. Sœur Marie du Saint-Esprit fera partie de l'équipe de secrétariat qui travaillait pour monsieur Cordier, industriel de la région : « Le Monsieur qui nous a donné du travail, nous a en même temps prêté la machine pour le faire. Jamais nous n'aurions espéré cela¹⁸. » Celui-ci estimait hautement la compétence de sa secrétaire et se félicitait de sa collaboration. Jusqu'à la fin de sa vie, sœur Marie du Saint-Esprit s'émerveillera du dévouement et de la fidélité de monsieur Cordier à son égard.

1952 : PROFESSION PERPÉTUELLE

« Hier 16 juillet, en la fête de Notre-Dame du Mont Carmel,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Saint-Esprit est hospitalisée le 25 juillet à l'hôpital de Créteil³³. L'incertitude pèse devant les causes de cette formule sanguine anormale.

« Ils m'ont tiré tant de sang, tant de moelle – et m'ont fait subir tant de traitements désagréables (...) Mais cette incertitude est une grâce (...) Vivre cela ne requiert que petitesse et regard de foi sur celui dont le dessein secret est l'Amour. » Et au jour le jour elle s'attache à souligner le bon côté de la situation : *« Ma chambre est aussi silencieuse qu'on peut l'espérer dans un charivari d'hôpital. De mon lit je vois du ciel et du ciel et du ciel (...) Ciel rose et doré des matins, ciel au bleu sans fond, où chantent à midi les cosmos éblouis. »*

Elle n'oublie pas pour autant sa vocation universelle :

« Oui, mais s'il fallait mourir, le Concile ne me suffirait pas. J'ai toujours eu la passion de la grandeur : je ne voudrais donner ma mort que pour l'Église universelle, le Corps total de mon Christ, tel que le Père le voit dans son Amour, qui embrasse tous les espaces et tous les temps. Amen ! C'est un peu sublime. Pardonnez-moi³⁴. »

Elle ajoute aussi :

« Quand je repense à mes exils d'il y a huit ans, je ne peux m'empêcher de remercier le Seigneur d'avoir tout de même changé tant de choses à ma misère. Il l'a laissée misère, oh oui, et heureusement ! Mais il y a infusé tant de paix aucune de noche³⁵. Que dans cette nuit il me fasse rester comme une antenne³⁶ à capter l'Amour à travers tout. »

Début septembre, elle rentre au carmel. Le 20 septembre, Mère Marie du Sauveur reçoit le résultat très anormal de la numération en présence de sœur Marie du Saint-Esprit. Celle-ci

tombe en sanglotant dans ses bras. Dans l'espoir de se faire rassurer, elle interroge le Père Lucien par téléphone : « Je me demande si je n'aurais pas une leucémie. » « C'est exact, je viens de l'apprendre à la lecture de votre numération. » La sœur infirmière ajoute de son côté : « J'ai été témoin du choc qu'elle a ressenti lorsque son médecin traitant lui a confirmé son mal sans ménagement. » « Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? » interroge-t-elle. « Avec une maladie aussi terrible, on s'en garde bien » fut la réponse. « Mais Docteur, je veux vivre, j'ai soif de vivre » fut la réaction de sœur Marie du Saint-Esprit. Après avoir accusé le choc, suivi en retour de son « oui du 20 septembre », elle peut écrire à sa sœur :

« Je bénis le Père Lucien de m'avoir fait passer d'une supposition à une certitude grâce à laquelle nous pouvons au moins maintenant partager en toute clarté. Et la communauté mise au courant peut entrer dans le jeu avec nous et nous aider pour une offrande plus pleine, plus libre, celle dont l'Amour avait soif (...) Je suis d'ailleurs un peu larmoyante depuis ce oui qui m'a mise dans la vérité, mais je ne m'en inquiète pas... on reçoit tout de même un choc quand on se trouve devant l'évidence... il faudra certainement quelques jours au physique pour l'assimiler. »

À propos du reproche de Geneviève Piguet au Père Lucien sur son intervention, celui-ci lui répond : « Je ne sais pas si c'est le Bon Dieu ou le diable qui m'a poussé, mais j'ai senti qu'il fallait la mettre dans la vérité, car elle tournait autour. »

Si sensible que soit sœur Marie du Saint-Esprit à tous les gestes déployés par les siens pour lui faire retrouver un peu d'appétit et l'aider à se relaxer confortablement, rien ne la touche davantage que la prière offerte par sa mère à son intention, accordée de si près à sa propre prière à elle :

« Ce que tu as demandé le 11 octobre à mon intention : l'abandon et la paix, c'est ce que je désire et demande uniquement, et je sais bien que le dessein de Dieu sur moi, quel qu'il soit au plan de la santé physique, comporte cette paix et cet abandon. Aussi suis-je sûre que notre attente sera dépassée. »

Avec Annelise, elle-même à l'unisson, elle ne craint pas de clore les dernières nouvelles sur une note grave :

« Ma retraite personnelle a été très bonne avec cependant bien des parloirs car mes amis, dès que la nouvelle de ma maladie leur parvient font des rushes sur Nogent, et Notre Mère préfère ne pas les écarter. Aide-moi par ta fidélité à la Source à m'enfoncer dans l'essentiel auquel le Seigneur me veut maintenant toute réservée. »

1963-1967 : LA SAISON DES FRUITS

Si les quatre ans de rémission accordés à sœur Marie du Saint-Esprit, une fois sa leucémie déclarée, ont comporté les ménagements indispensables, ils n'ont aucunement signifié une vie vécue au ralenti. Au quotidien, elle vit les pieds bien sur terre et suscite la vie autour d'elle.

À peine tournée la page du nouvel an 1964, à la demande du Père Lucien, sœur Marie du Saint-Esprit continue d'assurer un travail soutenu de collaboration (préparation de l'édition du *Mystère du Christ pauvre*, de *l'Impatience de Dieu*). Si le travail de sœur Marie du Saint-Esprit au service du Père Lucien a été pour elle une occasion continuelle de se dépenser, de se dépasser dans l'oubli de soi et le don de soi, surtout en période de plus grande fatigue, en retour il lui a apporté une source d'intérêt profond, d'épanouissement, de grâces. Cela est vrai en raison de la qualité des sujets abordés et plus encore des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



La *Vierge de Beaune*, image que sœur Marie du Saint-Esprit tenait dans l'ambulance qui la ramena au carmel de Nogent

12 OCTOBRE 1967 « L'HEURE-DIEU »

J'ai été appelée de Villejuif dans la matinée du jeudi 12 octobre par une amie infirmière qui l'avait trouvé dans le coma. Je décidais d'y partir en ambulance pour la ramener au carmel. J'eus la surprise de la trouver revenue à elle, souriante et tout à fait lucide, trop faible pour parler. Cependant, elle comprenait tout. Je décidai de passer la journée avec elle. Le Père Lucien arriva. Avec l'aumônier, il lui donna l'absolution et la communion. Il lui suggéra : « Seigneur, vous savez bien que je vous aime ». Elle eut un délicieux sourire et fit un signe affirmatif.

La veille, fête de la Maternité, anniversaire de sa profession, je lui avais fait renouveler ses vœux, lui rappelant son texte de profession : « Mon Bien-Aimé est à moi », et elle ajouta : « Et je suis à lui ». Ce furent, ce jour-là, ses dernières paroles distinctes. Elle suivit très bien toutes les intentions que je lui confiai : l'Église, le synode, notre Ordre, sa famille, etc.

Debout autour du lit, il y avait aussi sa sœur Thérèse Piguet et le Père Lucien. Geneviève nous rejoignit : « Le Père Lucien lui a dit que j'étais là. Des paupières, elle a fait signe qu'elle avait compris. J'ai pris sa main et ne l'ai plus quittée. Comme je pleurais sans pouvoir m'arrêter, le Père s'est à nouveau penché vers elle : “ Dites à votre sœur que mourir est facile ” ou quelque chose de ce genre. À nouveau elle a fait signe que oui. Ses “ dernières paroles ” pour moi en somme. »

Tout était calme, silencieux. Au bout d'un moment, la respiration de sœur Marie du Saint-Esprit s'est changée en râle.

L'ambulance est arrivée pour la ramener au carmel. Geneviève prit place à côté de sa sœur, dans le coma, mais toujours vivante. Nous roulions très vite et je l'entendais lui parler sans arrêt. Elle lui disait d'attendre encore un peu, de ne pas avoir peur, que nous y serions bientôt, qu'elle arrivait au bout.

Sœur Marie du Saint-Esprit respirait encore quand nous sommes arrivées au carmel. Les portes de la clôture étaient ouvertes. Le Père Lucien l'attendait. Une fois franchi le seuil, le brancard posé par terre au milieu des arbres et des fleurs, à ce moment-là seulement, elle a rendu son dernier soupir. Geneviève et moi, nous échangeâmes un regard... en nous disant l'une à l'autre : « C'est fini. »

Il m'est impossible de traduire la sérénité de ses derniers jours et de ce passage de la mort à la Vie. Le Père Lucien lui avait annoncé mon intention de la ramener au carmel en lui précisant : « En arrivant à la porte, vous direz “ Me voici, je me tiens à la porte, et je frappe... Viens, Seigneur Jésus, viens ” ». Elle avait compris... elle était exaucée. Tout était bien ainsi puisque, de cet ultime passage, elle écrivait elle-même :

*« Un jour, tu franchiras la lisière,
le temps pour toi sera fini,
tu tomberas dans la lumière. »*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Père

J'ai voulu T'appeler autrefois
source origine
et tendresse première
fond sans fond
clair abîme de l'être

Maintenant

Simplement

je dis

Père

Père

Ton nom de don
de réponse et d'appel
Ton nom de communion
Mais pour le prononcer
il faut s'être donné
à Celui-là qui le connaît
dans le souffle de l'air
c'est Lui qui fait passer Ton nom
Père
sur nos lèvres
de chair.

Ciel

Ciel clair ciel pâle ciel
où passent sur leurs ailes de soie
(en lambeaux effilés) les nuages
ciel rose et doré des matins
ciel au bleu sans fond
où chantent à midi les cosmos éblouis
ciel rouge et riche et multiple
déposant dans le soir ses feux et ses féeries
ciel de brume ciel de mer
mauvais ciel de l'orage
ciel pensif et gris derrière
les rideaux de la pluie
ciel au printemps puis vient l'été
l'automne bientôt l'hiver
doux ciel de neige tout
de cristal et de prière
ciel criblé d'or à minuit
ou noir et sans aucun espoir
mais vois c'est déjà là-bas
le pinceau de l'aurore
il lèche de l'horizon les bords
Bientôt s'ouvrira triomphale
une route à la jeune lumière
secouant sa crinière
sur les eaux abyssales
Mon âme est un ciel

où peut toujours flotter un rayon du soleil
rayon d'hier ou rayon de demain
peut-être aussi le plus beau le plus pur
le rayon aujourd'hui

5 août 1963

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la Trinité.

18 février 1965

Le Père V. a eu le courage de te dire comment il juge ta situation, il faut que nous en profitions toi et moi pour nous ouvrir avec plus d'amour à cette évidente volonté de notre Dieu Amour, de te laisser là où tu es, dans le plein vent du monde, pour y appeler du milieu de tes frères un autre vent, celui dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va et qui engendre à la vie nouvelle tout ce qu'il touche (...). Oh, désirer, désirer d'y croire et d'y entrer, s'offrir à Celui qui seul peut creuser notre trop petit désir à la taille de ce qui doit s'y réaliser, Celui qui peut changer le dé à coudre de notre cœur en un abîme qui appelle l'Abîme.

15 mars (1965)

Ce qui me désole (enfin tu me comprends), c'est cette grande lassitude qui s'abat sur toi. Elle était prévue bien sûr. Mais si elle avait pu ne pas arriver, comme ça aurait été bien tout de même. Tant pis elle est là. Il faut donc la prendre pour ce qu'elle est : une occasion d'intensifier la relation vécue avec Dieu. Une si pauvre petite chose que toi, ça ne peut que chanter dans son cœur, à chaque geste coûteux, à chaque pesanteur sentie de la chair ou de l'esprit, à chaque nouveau cran de tension ou de dépression, à chaque client bien ou mal servi : « Des profondeurs je crie vers toi Seigneur, Seigneur écoute mon appel ». « Tu sais bien que sans toi je ne peux rien. Viens faire en moi ce que toi seul Tu peux faire. Viens changer mon mal en ton bien et mon cœur dans le tien. » Alors tout sera pour le mieux et tu ne prieras pas seulement à des moments choisis par toi mais à tout instant choisi et donné par Lui pour que Lui demeure prière en toi. Et ainsi tu viendras à Pâques dans une

grande pauvreté de toi et une immense capacité de recevoir le salut qui vient du Père de Lumière par la Croix de son Fils bien-aimé d'où jaillit pour nous le souffle d'amour qui nous fait entrer dans la liberté du Fils. C'est si simple. Il faut seulement être un tout petit et fermer un peu les yeux sur le cœur de Celui qui nous aime le premier.

1^{er} janvier (1966)

Cet effondrement bien imprévu... Il devait y avoir une grâce cachée tout au fond et sûrement tu l'as trouvée maintenant et tu vas pouvoir en profiter dans l'humilité et l'action de grâce, comme une toute petite pauvre qui relève sa tête après l'orage et qui laisse le soleil arranger tout. Notre soleil est si puissant. Il recrée dans l'amour tout ce que la maladresse humaine ne peut que détruire ou chiffonner. Ouvre-toi bien à Lui. Quand tu seras toute entière tout simplement pour Lui rien ne pourra plus te casser. En attendant ouvre-toi bien à Lui, dans l'espérance qui jaillit d'autant plus haut qu'elle part de plus bas. Et pardonne-moi de n'avoir pas su te donner ce que tu désirais. C'est le Seigneur qui me suppléera et pour moi c'est une joie de lui laisser la place.

Mai 1966

Tu me demandes une chose difficile, ai-je envie de te répondre avec notre Père Élie (2 R 2,10). Et je comprends si bien que tu le demandes ! Tu veux que je te parle de la croix, de la souffrance de la nuit, et que je t'en parle de façon que ça puisse prendre corps dans ta vie. Alors je vais essayer. La croix, la souffrance, la nuit. D'abord c'est tout un, au niveau de l'expérience la plus quotidienne et tant que nous ne sommes pas parvenus à ces états de grâce où la nuit vraiment devient lumière. Et Dieu n'est jamais tenu de les donner, ces états. Et c'est

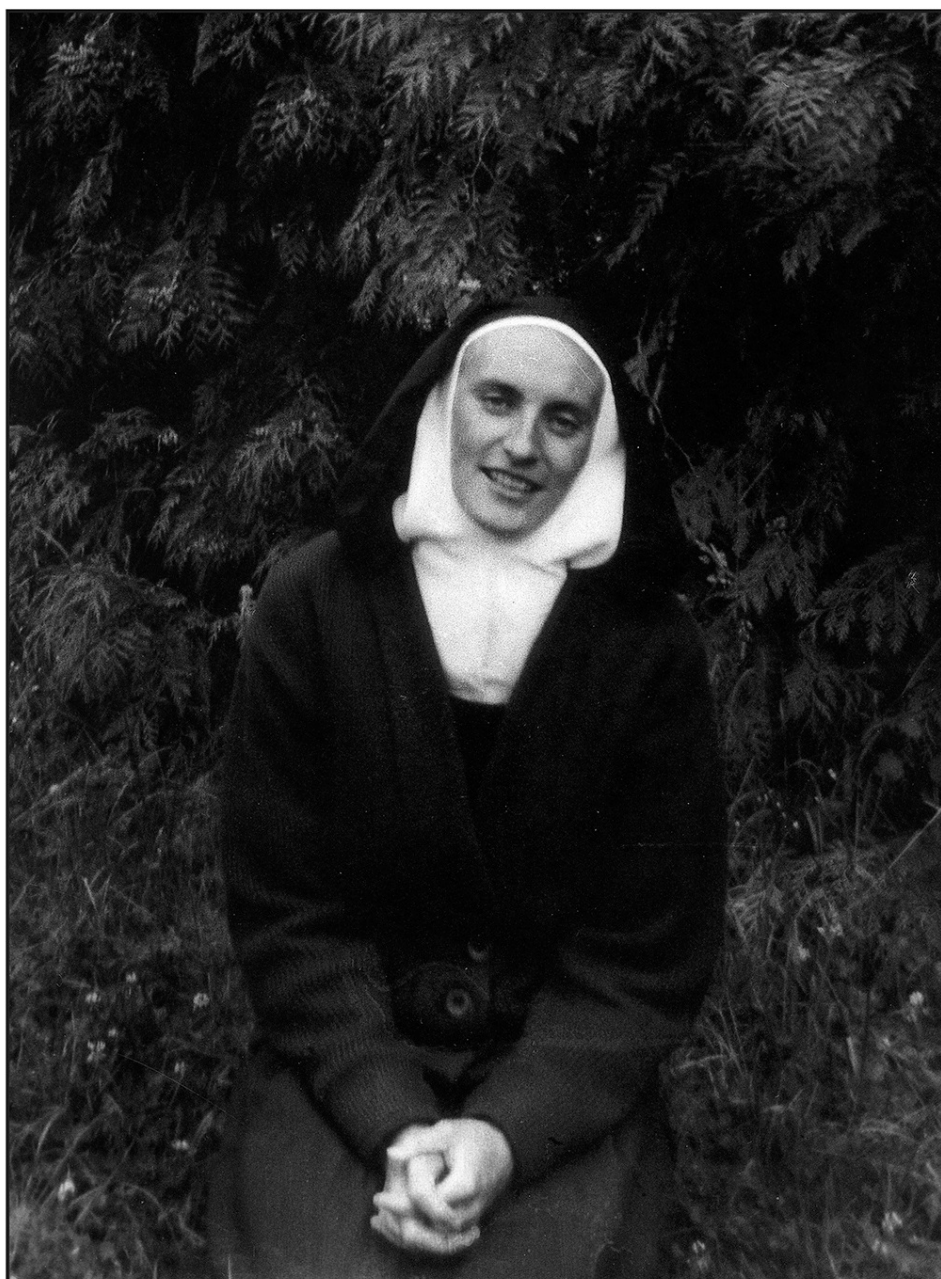
parfois à ses meilleurs amis qu'il donne une nuit de plus en plus ténébreuse, qui les conforme (mais ils ne le savent pas) à son Fils dans la dérélition de la croix : témoin la Petite Thérèse. Et alors c'est simplement l'Amour qui les fait tenir, mais un amour qui est, comme dans la Nuit, rédempteur du monde.

Mais dans notre expérience quotidienne, la nuit, qui est le ne-pas-voir de la foi, est cela même qui permet à nos croix et nos souffrances de chaque jour d'être mises gratuitement, par pur amour, au service de l'Amour. Si nous voyions en clair combien croix et souffrances sont aptes à nous faire entrer selon notre pleine stature dans le dessein de Dieu et nous permettent d'y donner notre pleine mesure, elles cesseraient pour ainsi dire d'être douloureuses. Car la conscience même d'une telle fécondité nous remplirait d'un bonheur qui transfigurerait dans la lumière les poids et les ombres des croix que nous portons dans la nuit de la foi, c'est-à-dire « comme si » nous voyions cette fécondité, mais en ne la voyant pas.

La nuit, vois-tu, c'est ce milieu divin (car la foi est un don de Dieu et elle nous unit à Dieu même, tel qu'il est dans sa Trinité bienheureuse, nous faisant un avec lui, comme il est lui-même un, Père et Fils, dans l'Esprit), c'est ce milieu divin dans lequel tout peut devenir de notre part Amour, non seulement les croix et les souffrances bien sûr, mais tout, absolument tout. Les croix et les souffrances étant le moyen privilégié par lequel notre amour s'authentifie de plus en plus, en se décantant de toute recherche de soi, en devenant de plus en plus don sans retour, accueil infini de l'Autre.

Les croix et les souffrances, nous rêvons toujours qu'elles deviennent sublimes ou transportantes ou légères. Mais non. Elles ne sont jamais si vraiment ce qu'elles doivent être que quand elles sont laides, mesquines et pesantes, dures à porter, à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Divonne les Bains, mai 1955

À la demande du Père Lucien-Marie de Saint-Joseph, dont elle fut la secrétaire assidue pour la révision des Œuvres complètes de saint Jean de la Croix, elle rédigea quelques articles de spiritualité parus dans la revue Foi Vivante qu'il dirige. Nous en reproduisons deux parmi les plus significatifs.

UNE EXPÉRIENCE DE LA DÉRÉLICTION : SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

« Cette parole : “Quand même Dieu me tuerait, j’espérerais encore en lui” m’a ravie dès mon enfance. »

Sainte Thérèse de Lisieux.

Lorsque s’inaugure, dans la nuit du jeudi saint au vendredi saint de l’année 1896, la dernière étape du cheminement de Thérèse, par un crachement de sang accueilli comme une annonce, la jeune carmélite avait déjà une longue expérience du silence de Dieu.

Car Thérèse, sur qui vont s’abattre, quelques jours après, les plus horribles ténèbres, Thérèse ne s’est pas trouvée brusquement sevrée, en ce temps de Pâques 1896, de communications et de grâces extraordinaires. Elle n’a pas été rejetée d’une relation à Dieu où les paroles intérieures, les visions, les goûts, les extases auraient eu leur part. Non. Sa petite voie est édifiée sur l’absence consentie de tout cela, qui n’est ni Dieu ni la sainteté. Comme elle le dira bientôt : « C’est dans l’esprit de ma petite voie de ne rien désirer voir » (*Novissima Verba*, 4 juin 1897) ; et encore : « J’ai plus désiré ne pas voir le bon Dieu et les saints et rester dans la nuit de la foi, que d’autres désirent tout voir et tout comprendre » (N. V., 10 août). La raison de sa préférence ? Un sens aigu de la foi, joint à un réalisme qui ne tolère pas les faux-semblants : « Je ne puis me nourrir que de la vérité... On ne peut voir sur la terre le Ciel,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jésus est vie
Tuant la mort
chemin de vie
pour tous les morts
passant par Lui.

Ouvrir est vie
fermer est mort.

Aller est vie
rester est mort.

Comment peux-tu faire, Vierge Marie,
de ce pauvre petit enfant peureux et serré contre toi,
un fils crucifié dans le Fils pour le salut du monde,
je me le demande.

Ce n'est pas en moi que je trouve la solution.

Mais je compte sur toi :

chaque fois que l'heure-Dieu vient,
chaque fois qu'elle en viendra, la réponse est là
et y sera bien au-delà de tout ce que,
du fond de ma pauvreté et de ma peur, j'attends de toi.

Le fils crucifié, il n'est que la vigile du fils glorifié.

À la foi d'Abraham, la promesse

à la foi de Marie, Jésus

à la foi de Pierre, l'Église

à la foi de chaque pauvre au long du temps, le Royaume
(d'après Newman).

LA TRINITÉ

L'éternel passage, l'immobile et incessant passage du Père
dans le Fils et du Fils dans le Père, d'où procède éternellement

le Souffle, l'extase d'Amour.

Viens, Seigneur Jésus – viens maintenant passer à ton Père en moi – et que de ton passage l'Amour procède en moi pour beaucoup d'autres, procède dans tout ton corps à chaque instant.

« La Vie éternelle c'est qu'ils te connaissent... » et comme nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils et ceux à qui le Fils veut bien le révéler, ma vie éternelle c'est d'être devenue dans le Fils celui qui connaît le Père, celui qui a la face tournée vers le Père pour recevoir dans l'extase et l'unité d'amour tout ce que le Père est, tout ce qu'il a.

La grâce, cette invitation tout intime du Souffle à venir respirer en lui – ce souffle du Souffle – traversant mes domaines pour les ouvrir au Souffle qui en fait le lieu des processions trinitaires.

Car ce Souffle est toujours, ne peut toujours être que Souffle-du-Père-et-du-Fils, respiration extasiée, hypostasiée, de leur amour,

et en nous Souffle du Père, qui incarne son Fils,
Souffle du Fils qui passe de ce monde à son Père.

À chaque oraison, l'occasion nous est donnée de laisser le Fils accomplir en nous le mouvement pascal : de Le laisser passer de ce monde au Père,

de la vie mourante à la vie vivante, de l'aliénation à l'identité,
de la fluctuation du devenir à la stabilité de l'être,
des choses passantes aux choses demeurantes,
des choses visibles aux choses invisibles,
des apparences à la substance, e la matière corruptible à
l'Esprit incorruptible subsistant et vivifiant,
de la condition terrestre à la condition céleste.

Et ce passage réalise dès ici-bas une assomption de notre nature corruptible dans la nature divine. Assomption qui est

l'œuvre du Souffle amoureux vivifiant du Père répandu en nous par le Fils pour y spirer vers le Père tout ce qui est né de lui éternellement dans le Fils.

Comme ils se révèlent peu propriétaires, dans la plénitude de possession de leur personnalité propre, ces Trois qui habitent en moi ! Le Père n'y est que pour engendrer le Fils dans l'Esprit, le Fils n'y est que pour passer au Père dans le même Esprit et l'Esprit n'y est que pour répandre en moi le Fils par qui le Père attire tout à Lui dans la spiration de leur commun Amour, l'Esprit.

Ils sont ainsi tout dépossédés de soi, parce qu'ils sont tout Amour et parce qu'Amour en eux étant Amour en vérité est tout don, tout communion, tout consentement à l'autre.

Dans la Trinité, il y a éternellement ce « oh ! il me reçoit tout » du Père engendrant son Fils, ce « oh ! il se donne tout et me donne tout » du Fils naissant de son Père, et dans cette mutuelle extase d'émerveillement, le Don, le Souffle, l'Amour du Père et du Fils procède éternellement ou : et ce mutuel émerveillement s'hypostasie dans leur Don substantiel, la Personne-Amour qui est Souffle du Père et du Fils.

Contemplation

N'y a-t-il donc moyen de t'étreindre en vérité que dans les abîmes de ta saisie ?

C'est dans la plénitude de sa vie, dans l'épanouissement complet de ses puissances que mon être aspire à te saisir. Est-ce que ce sera cela le ciel ? Est-ce que c'est impossible sur la terre de tenir à la fois la plénitude de Toi et la plénitude de soi ? de les vivre ? de les exister ? de les exister comme unité, mais aussi comme échange infini, comme don total, inépuisable, à chaque instant reconsommé ? Cela évidemment ne peut se réaliser que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce que c'est que l'amour ?

un enfant pâle un mal aimé
qui traîne qui traîne
son petit cœur sur le pavé
un homme abandonné
qui cherche qui cherche
partout celle qui l'a quitté
un pauvre qui tend la main
on passe on passe
on n'y met jamais rien.

Mais qui donc a su ce que c'est que l'amour
oh le sang
ce que c'est que l'amour ?

un jeune qui meurt sous le ciel étranger
dans ses yeux le sourire d'une belle fiancée
un homme qui taille le pain
et qui le donne aux siens
une mère penchée auprès d'un petit lit
les ombres n'approchent pas de lui
un riche qui laisse tout
pour suivre le Pauvre
dont l'appel est sans bruit.

Mais qui donc a su ce que c'est que l'amour
oh les joies les larmes le sang
ce que c'est que l'amour ?

Moi je le sais
Moi qui ai fait
Tout l'amour
et que l'amour a fait mourir un jour.

1. Les sous-titres en italique ont été rajoutés pour aider à la compréhension de ces notes. Ce cahier se termine par le célèbre « testament » (cf. *supra* p. 117) et par le poème « Comme une antenne » (cf. *supra* p. 130).

TABLE DES MATIÈRES

Liminaire

Introduction

Enfance et adolescence de Simone Piguet
Geneviève Piguet

Art dramatique et expression 1941-1947
Hélène Gazeau

Recherche de Dieu Lettres de 1946-1947
Marguerite Harl

Vie au Carmel vue de l'extérieur
Geneviève Piguet

Vie au Carmel vue de l'intérieur
Sœur Marie de l'Annonciation

Les derniers jours de sœur Marie du Saint-Esprit
Geneviève Piguet

12 octobre 1967 « l'heure-dieu »
Mère Marie du Sauveur

Œuvres de sœur Marie du Saint-Esprit

Poèmes

Lettres à Annelise

Extraits de la correspondance

Une expérience de la déréluction : sainte Thérèse de
Lisieux

Une foi qui fait aimer

Cahier gris 1963-1964